

*Origines du christianisme*

## Origines du christianisme

Simon C. Mimouni

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/1598>

DOI : 10.4000/asr.1598

ISSN : 1969-6329

### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 139-150

ISSN : 0183-7478

### Référence électronique

Simon C. Mimouni, « Origines du christianisme », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 16 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1598> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1598>

---

## Origines du christianisme

Simon C. MIMOUNI

Directeur d'études

CETTE année, les conférences ont été consacrées à deux programmes de recherche relativement nouveaux : (1) « Les mouvements baptistes (johannites, ébionites, elksaïtes et mandéens) dans l'Antiquité » ; (2) « Le prosélytisme dans le judaïsme et le christianisme de l'Antiquité ».

### I. Les mouvements baptistes (johannites, ébionites, elksaïtes et mandéens) dans l'Antiquité

La question des mouvements baptistes a déjà été abordée dans ce séminaire sous une forme relativement différente, en 1998-1999<sup>1</sup> et en 1999-2000<sup>2</sup>, dans une recherche restée inachevée. Cette recherche a été fondée au moins sur deux contributions publiées précédemment : l'une en 1995<sup>3</sup> et l'autre en 2000<sup>4</sup>, toutes deux rédigées en 1994 – il n'est pas certain qu'elles ne soient pas à revoir en tout ou en partie. Toujours dans ce séminaire, on a traité, en 2014-2015, des baptistes *ou* des elksaïtes dans la *Vita Mani* du Corpus manichéen de Cologne – une recherche également restée inachevée, mais que l'on espère prochainement publier.

On souhaite maintenant reprendre la question des mouvements baptistes en général, pour la développer en fonction d'une problématique plus amplifiée et pour la déployer sous un angle ne distinguant pas trop nettement entre judaïsme et christianisme, du moins pour les deux ou trois premiers siècles de notre ère.

---

1. Voir S. C. MIMOUNI, « Origines du christianisme » (Résumé des conférences intitulées : « La communauté nazoréenne/chrétienne de Jérusalem aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles (I) » et « Le rite du baptême aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles »), *Annuaire EPHE-SR* 107 (1998-1999), Paris 2000, p. 281-290.

2. Voir S. C. MIMOUNI, « Origines du christianisme » (Résumé des conférences intitulées : « La communauté nazoréenne/chrétienne de Jérusalem aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles (II) » et « Le rite du baptême aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles (II) »), *Annuaire EPHE-SR* 108 (1999-2000), Paris 2001, p. 289-300.

3. Voir S. C. MIMOUNI, « Les communautés baptistes entre le Temple et le Désert », *Sources. Travaux historiques* 38-39 (1995), p. 61-75.

4. Voir S. C. MIMOUNI, « Un rituel *mystique* chez les Baptistes judéo-chrétiens des premiers siècles de notre ère », dans P. B. FENTON, R. GOETSCHEL (éd.), *Expérience et écritures mystiques dans les Religions du Livre. Actes d'un colloque international tenu par le Centre d'études juives. Université de Paris IV-Sorbonne 1994*, Leyde 2000, p. 55-74.

Selon toute apparence, on doit l'appellation de « mouvements baptistes » à Joseph Thomas : une appellation qui lui a permis de désigner ainsi un ensemble de groupes et courants divers dont le dénominateur commun est un recours fréquent à des bains ou à des lustrations les plus diverses, en leur donnant notamment une signification purificatrice extrêmement appuyée<sup>5</sup>.

Charles Perrot a proposé une définition des mouvements baptistes qu'il est possible de reprendre sous une forme légèrement retouchée : « le baptisme est un mouvement de réveil religieux, en milieu populaire surtout mais pas seulement, qui proclame l'imminence du jugement eschatologique et appelle déjà au salut par la conversion du pardon des péchés »<sup>6</sup>.

Il s'agit d'un phénomène important et non marginal à cause du rôle qu'ont joué les groupes baptistes dans le développement des rituels d'eau tant dans le christianisme que dans le rabbinisme, mais aussi dans le judaïsme sacerdotal et synagogal d'avant ou d'après 70 – une question qui n'est surtout pas à négliger comme elle l'a été et l'est encore parfois, d'autant que Jésus (pour les johannites) ainsi que Mahomet (pour les ébionites) pourraient avoir été en contact avec eux et avoir subi leur influence sous une forme ou sous une autre – il en est d'ailleurs question dans le Nouveau Testament (Lc 1) comme dans le Coran (Sourate II, 138).

Les baptistes dont on parle ici n'ont bien sûr rien à voir avec les chrétiens d'obédience protestante qui portent actuellement ce nom, mais dont l'émergence n'est pas antérieure à 1609, date de la création de ce courant évangélique en Hollande sous la houlette de John Smyth un pasteur d'origine anglaise – une Église très répandue actuellement aux États-Unis et ailleurs dans le monde.

Sous le titre « mouvements baptistes », on regroupe donc des « groupes baptistes judéens » en général, qu'ils soient d'obédience chrétienne ou non – la distinction pour l'époque envisagée ne paraissant pas déterminante, tout au moins vue de l'extérieur.

Ainsi, par « mouvements baptistes », il faut comprendre des groupes religieux pour qui les bains, considérés comme sacrés de diverses manières, prennent une fonction remarquable et une importance capitale. En d'autres termes, le baptisme est un phénomène religieux qui reporte sur les bains ce qui, à une période antérieure, a correspondu à des sacrifices dans les sanctuaires : le salut par le bain et non plus par les sacrifices, ou si l'on préfère le salut par l'eau et non plus par le sang et le feu de l'autel – une définition qu'on a élaborée il y a une vingtaine d'années, et que l'on retrouve partout y compris sur Wikipédia.

Notons que dans les groupes baptistes judéens de quelque obédience qu'ils soient, les bains sacrés revêtent la forme de rites de purification par l'eau. Une position qui repose essentiellement sur Za 13, 1 (« Ce jour-là, une source jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem en remède au péché et à la souillure ») et Éz 36, 25 (« Je ferai sur vous une aspersion d'eau pure et vous serez

---

5. J. THOMAS, *Le mouvement baptiste en Palestine et en Syrie (150 av. J.-C.-300 ap. J.-C.)*, Gembloux 1935.

6. C. PERROT, *Jésus et l'histoire*, Paris 1993<sup>2</sup>, p. 98.

purs ; je vous purifierai de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles »), où est annoncée une effusion du Salut fondée sur une irruption de l'Esprit, à partir d'un rite de purification et de revivification (voir aussi Ps 51, 9 : « Ôte mon péché avec l'hysope et je serai pur, lave moi, et je serai plus blanc que neige »).

De nombreuses « religions » ont pris position vis-à-vis de la posture des mouvements baptistes. Notamment, le judaïsme et le christianisme qui, en devenant de plus en plus institutionnels et normatifs, ont progressivement marginalisé certains de leurs groupes baptistes, ces derniers ayant continué néanmoins à se réclamer de Moïse ou de Jésus, quand ce n'est pas des deux à la fois. D'autres mouvements religieux, comme le manichéisme et le mandéisme, ont aussi pris position *contra* ou *pro* le baptisme. Le manichéisme a pris naissance dans un de ces groupes baptistes chrétiens d'origine judéenne (les elkasaïtes) et il est le résultat d'une réaction contre les rites baptistes. Le mandéisme, quant à lui, se situe tout entier dans la lignée d'un de ces groupes baptistes chrétiens d'origine judéenne (les elkasaïtes). On le voit, le baptisme est un élément important des « religions » que l'on appelle judaïsme et christianisme au sens large, mais il l'est également dans de nombreuses autres « religions » qui en sont ou non issues.

Il n'empêche que le judaïsme et le christianisme « normatifs » ont conservé, et conservent encore, certains rites d'eau, sans leur donner toutefois le sens restrictif que l'on a retenu ici.

D'où la distinction entre rituels de purification et rituels d'initiation qui est absolument nécessaire<sup>7</sup>. Il existe cependant une relation entre un rituel d'initiation qui permet l'entrée dans une communauté et un rituel de purification qui permet le maintien dans la dite communauté. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont des rites de passage d'un état à un autre, mais qui reposent sur une abstraction ou une spiritualisation rituelle, voire mystique, sans aucune concrétisation (comme la circoncision ou l'excision qui sont aussi des rites de passage d'un état à un autre)<sup>8</sup>.

Il y a un lien entre la pureté et le péché, comme entre les différentes formes d'impureté et la pureté<sup>9</sup>.

Il est difficile, sinon impossible de faire l'histoire des mouvements baptistes comme celle d'un vaste courant unifié : en dépit des traits récurrents d'un groupe à un autre, il n'y a guère d'unité entre eux, même si des influences mutuelles et des filiations éventuelles sont perceptibles, mais sans vraiment s'imposer. C'est pourquoi, on doit souvent se contenter d'un inventaire des particularités significatives et distinctives possédant entre elles un certain nombre d'affinités communes.

---

7. À ce sujet, voir A. KLOSTERGAARD PETERSEN, « Rituals of Purification, Rituals of Initiation. Phenomenological, Taxonomical and Culturally Evolutionary Reflection », dans D. HELLHOLM, T. VEGGE, O. NÖRDERVAL, C. HELLHOLM (éd.), *Ablution, Initiation, and Baptism – Waschungen, Initiation und Taufe. Late Antiquity, Early Judaism, and Early Christianity – Spätantike, Frühes Judentums und Frühes Christentum*, I, Berlin-Boston 2011, p. 3-40.

8. Voir A. VAN GENNEP, *Rites de passage. Étude systématique des rites*, Paris 1909. Voir aussi M. ÉLIADE, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques*, Paris 1959.

9. À ce sujet, voir J. KLAWANS, *Impurity and Sin in Ancient Judaism*, Oxford 2000.

Observons déjà que cette difficulté s'explique non seulement par l'éclatement de ces groupes, mais aussi par le caractère spécifique de la documentation qui les renseigne. Souvent pour ne pas dire toujours, la documentation est indirecte, provenant par exemple des hérésiologues chrétiens de la Grande Église qui décrivent les groupes baptistes de manière polémique afin de les dénoncer comme des hérétiques. Il en va de même pour la littérature rabbinique et la littérature musulmane qui n'en parlent que fort rarement, mais quand elles le font c'est dans des perspectives tout aussi polémiques.

Les mouvements baptistes apparaissent sur les marges du monde judéen au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère ou au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère en Occident comme en Orient, dans l'Empire romain comme dans l'Empire iranien – ils sont sans doute antérieurs à ces époques, mais ne se laissent pas facilement percevoir dans la documentation. C'est ainsi que les mouvements baptistes sont attestés avant de disparaître jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle et parfois jusqu'au 5<sup>e</sup> siècle, mais un seul groupe vraiment baptiste a apparemment persisté jusqu'aujourd'hui, c'est celui des mandéens.

D'ores et déjà, il est possible d'émettre plusieurs observations générales :

1. ils présentent pour la plupart des caractéristiques prophétiques, et que les prêtres y ont tenu un rôle non négligeable (c'est le cas, par exemple, chez les mandéens) ;
2. certains groupes baptistes ont eu un fondateur ou un promoteur, éponyme ou historique, resté célèbre (Jean pour les johannites, Dosithée pour les dosithéens, Ébion pour les ébionites, Elkasai pour les elkasaites, etc.). Pour d'autres groupes baptistes, on ne connaît pas la figure fondatrice (ainsi par exemple les mandéens) ;
3. ils se caractérisent par une appartenance plus rurale qu'urbaine, mais ils ne sont pas exclusivement ruraux : cette caractéristique vient surtout de la nécessité de vivre auprès d'eaux vives, qui sont toujours nécessaires aux lustrations et ablutions de toutes sortes.

Les baptistes johannites, ébionites, elkasaites, mandéens et sabéens, dont il va être principalement question dans cette recherche, relèvent d'une manière ou d'une autre, directement ou indirectement, à la fois du judaïsme et du christianisme : c'est pourquoi, ils méritent l'appellation de chrétiens d'origine judéenne, même si leurs caractéristiques chrétiennes ne sont pas toujours évidentes, notamment pour la place qu'ils accordent à Jésus, tantôt considéré comme prophète, tantôt comme messie – lequel est parfois accepté (par les ébionites et les elkasaites), parfois refusé (par les mandéens et les sabéens).

À l'instar des autres religions antiques, le christianisme s'est doté, plus ou moins dès ses débuts, d'un processus d'initiation comportant, après la reconnaissance de Jésus comme prophète ou comme messie, de cérémonies d'intégration, à savoir, d'une part, le rite purificateur et sanctificateur du baptême et d'autre part, le repas « communial » de l'eucharistie.

L'élément principal de ce processus est évidemment le baptême, qui scelle l'engagement du converti et l'habilite à faire partie de la communauté des chrétiens – c'est lui qui intéresse en premier lieu cette recherche.

Quelles que soit les analogies proposées jadis par certains historiens des religions, il ne saurait faire de doute que le baptême chrétien tire ses origines des rites

d'eau dans le monde judéen. En effet, on ne saurait donner crédit à une hypothèse avancée par Richard Reitzenstein (1861-1931), qui a pensé pouvoir trouver hors du judaïsme et du christianisme le verbe βαπτίζεῖν au sens rituel de « baptiser », lui attribuant alors une origine grecque et non pas judéenne<sup>10</sup> – ce critique est ensuite revenu sur son interprétation<sup>11</sup>. À ce sujet, il convient d'observer que le document utilisé par ce critique afin de déployer son hypothèse, une lettre sur papyrus des années 152-151 avant notre ère retrouvée en Égypte, laisse entendre une tout autre perspective : il y est question, dans cette lettre, d'un personnage qui, placé dans une situation désespérée, envisage une issue tragique qu'il compare à une noyade. Par-là, l'auteur de la lettre s'aligne, comme on va le voir lorsqu'on va aborder la terminologie sur le sens le plus courant de βαπτίζεῖν (= se plonger) dans la langue grecque classique, en dehors des écrits issus du judaïsme et du christianisme<sup>12</sup>.

Ceci étant, il reste à préciser de quel milieu du monde judéen du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère est issu ce rite, qui est à la fois un rite d'entrée et un rite de pardon.

On considère généralement, le plus souvent à titre d'hypothèse, que le baptême chrétien entretiendrait des liens plus ou moins étroits avec le baptême de Jean le Baptiste – tout en ignorant cependant les conditions précises dans lesquelles les disciples de Jésus auraient adopté et adapté la pratique du baptême d'eau en usage chez les disciples de Jean. Si cette éventualité s'avérait, elle daterait alors des toutes premières années des communautés naissantes, comme en témoignent notamment Paul de Tarse dans ses écrits lorsqu'il parle de son propre baptême, et cela quelques années seulement après la mort de Jésus, c'est-à-dire plus ou moins autour de l'an 37.

L'ordre de baptiser qui figure à la fin de l'*Évangile selon Matthieu* est attribué au Jésus de la tradition (voir Mt 28, 19) : sa forme trinitaire (« les baptisant au nom de Père et du Fils et du Saint Esprit ») reflète, selon toute apparence, la pratique ultérieure des communautés chrétiennes. Notons toutefois que cette formule trinitaire est attestée aussi en 1 Co 12, 3-5 ; 2 Co 13, 13 et qu'on la rencontre également dans la *Didachè*.

En fait, la tradition synoptique ne rapporte aucun propos du Jésus de l'histoire prescrivant le baptême dans sa prédication : les recommandations du discours aux disciples n'en disant strictement rien (voir Mc 6, 7-13 ; Mt 9, 35 ; 10, 1.5-14 ; Lc 8, 1-6).

Cette absence d'une institution du baptême par Jésus semble avoir créée quelques difficultés à ses disciples, notamment lorsque l'essor des groupes baptistes, sans doute au lendemain de la destruction du Temple de Jérusalem en 70 et la plus ou moins disparition des sacrifices, a suscité des controverses entre eux et les disciples de Jean.

10. R. REITZENSTEIN, *Die hellenistische Mysterienreligion. Ihre Grundgedanken und Wirkungen*, Leipzig-Berlin 1910, p. 77.

11. R. REITZENSTEIN, *Die hellenistische Mysterienreligion. Ihre Grundgedanken und Wirkungen*, Leipzig-Berlin 1920<sup>2</sup>, p. 85-86, et Leipzig 1927<sup>3</sup>, p. 207.

12. Voir F. J. DÖLGER, « Die Bedeutung von *baptizesthai* in einem Papyrus-text des Jahres 152-151 v. Chr. », dans *Antike und Christentum*, II, Münster Westfalen 1974<sup>2</sup>, p. 57-62 (1930<sup>1</sup>).

Les écrits incorporés dans le Nouveau Testament n'offrent nulle part de description d'un rituel d'initiation chrétienne : c'est à peine si l'on peut glaner çà et là quelques indications sur son déroulement.

Dans cette recherche, il est postulé que le baptême chrétien est un rite d'eau d'entrée dans le groupe chrétien, qui a été plus ou moins semblable dans la forme – mais non pas dans le sens – aux rites d'eau d'entrée dans les autres groupes (notamment ceux des esséniens ou des pharisiens) qui ont foisonné en Palestine et en Diaspora dans le monde judéen du 1<sup>er</sup> siècle<sup>13</sup>. Autrement dit, on tente de montrer que le baptême chrétien est semblable aux baptêmes qu'ont pratiqués, par exemple, les groupes esséniens et pharisiens. Si pour les esséniens, le rite d'entrée est largement attesté, il n'en va pas de même pour les pharisiens. On constate cependant que des traces d'un tel rite sont conservées encore probablement dans la littérature essénienne comme dans la littérature rabbinique.

On verra ainsi que le baptême chrétien n'entretient pas nécessairement un lien ancien avec le baptême de Jean le Baptiste, et que les traditions johannites présentes dans les textes chrétiens proviennent d'une élaboration-récupération (interprétation théologique, pourrait-on dire aussi !) plus tardive – une élaboration-récupération qui a été sans doute le fruit d'une entente entre les disciples de Jésus et certains disciples de Jean, considérant que ce dernier n'est que le précurseur du premier.

De plus, on ne retient pas l'hypothèse qui veut voir en Jésus et toute sa famille, Jacques en particulier, des baptistes – notamment des disciples de Jean le Baptiste. Cela ne signifie pas qu'ils ne l'ont pas connu, mais de là à les compter parmi ses disciples, il y a un pas que les textes ne permettent pas de faire.

Ce n'est pas parce Jésus et Jacques sont apparentés à Jean qu'ils ont nécessairement entretenu avec lui des liens étroits sur le plan idéologique. Jean appartient à une famille sacerdotale proche du temple, son père y officie. Même si l'on accepte l'hypothèse que Jésus et Jacques ont appartenu aussi à une famille sacerdotale, cette dernière n'est cependant pas proche du temple, leur père n'y officie pas – du moins selon la documentation disponible qui est totalement silencieuse en la matière.

Pour comprendre ces problèmes entre Jésus et Jean, il faut accepter l'hypothèse de la christianisation posthume de ce dernier. Il faut savoir en effet que les premiers disciples de Jésus sont issus dans leur majorité du mouvement de Jean : ils entretiennent donc la conviction que leur ancien maître a été le précurseur de Jésus. Ce sont ensuite Mt et Jn, écrivant plusieurs décennies après les événements, qui ont donné à cette interprétation subjective une apparence de réalité objective, en racontant que Jean a délibérément et explicitement orienté ses disciples vers Jésus.

Mais ce glissement s'explique aussi par la politique missionnaire qu'il sert : il permet aux disciples de Jean de rejoindre les disciples de Jésus. Comme le dit à sa manière Étienne Trocmé, l'auteur de *l'Évangile selon Jean* s'est efforcé « d'enrôler

---

13. À ce sujet, voir déjà S. C. MIMOUNI, « Le rituel d'adhésion (le baptême) dans les communautés chrétiennes du 1<sup>er</sup> siècle : recherche sur les origines », dans N. BELAYCHE, S. C. MIMOUNI (éd.), *Les communautés religieuses dans le monde gréco-romain. Essais de définition*, Turnhout 2003, p. 169-200 (= *La circoncision dans le monde judéen aux époques grecque et romaine. Histoire d'un conflit interne au judaïsme*, Paris-Louvain 2007, p. 325-358).

le Baptiste au service de l'Église chrétienne pour combattre le mouvement religieux qui se réclamait de celui-ci », et pour absorber le mouvement de Jean dans le mouvement de Jésus<sup>14</sup>.

C'est ainsi qu'on assiste dans les milieux chrétiens à la manipulation de la figure de Jean durant une période qui s'étend du II<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle – moment où disparaissent les johannites, tout au moins dans la documentation.

C'est à cause de cette concurrence entre disciples de Jean et disciples de Jésus qu'il semble difficile que ce dernier, ainsi que son frère, ait relevé de la mouvance baptiste. D'autant que Jésus et Jacques, mais apparemment plus Jacques que Jésus, sont attachés au temple, ce qui n'est pas le cas de Jean qui lui est fermement opposé et a remplacé les sacrifices par les ablutions.

De manière générale, il convient de souligner que la nouveauté proposée par une religion – un culte selon le langage antique – est toujours relative, il en va évidemment du christianisme comme des autres religions.

C'est surtout le cas en particulier des rites : il est banal, en effet, de dire que les premières pratiques cultuelles du christianisme s'enracinent dans les pratiques cultuelles du judaïsme, qui lui sont antérieures. Comme on va pouvoir le constater tout au long de cette recherche, il en est aussi ainsi d'une des plus anciennes pratiques cultuelles chrétiennes, à savoir le baptême, considéré notamment comme un rite d'entrée dans les communautés des disciples de Jésus.

#### *Plan de la recherche*

Tout logiquement, la présente recherche part d'un examen des rites d'eau dans le judaïsme ancien tant en Palestine qu'en Diaspora (II), elle explore ensuite dans un premier temps, les groupes baptistes dans le judaïsme ancien aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles (ceux des johannites, des nasaréens et des dosithéens) (III) et dans un dernier temps, les groupes baptistes dans le christianisme ancien aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles (ceux des ébionites et des elkasaïtes) (V). Entre ces deux temps, sera longuement présenté le rituel du baptême dans le mouvement des disciples de Jésus aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles en ses diverses dispositions (IV).

Dans une première conclusion est donné un aperçu de la question des mandéens, d'autant que certains chercheurs, sans céder à « la fièvre mandéenne » qui s'est déchaînée au début de ce XX<sup>e</sup> siècle, pensent qu'ils sont originaires des anciens groupes baptistes tant judéens que chrétiens. C'est le cas par exemple d'Edwin M. Yamauchi qui considère que le mandéisme est un « rejeton des gnostiques méso-potamiens, puisant ses origines dans les anciens groupes baptistes jordaniens »<sup>15</sup>.

Dans une seconde conclusion toujours est donné un autre aperçu de la question des sabéens, un nom que semblent porter deux groupes assez mystérieux qui sont attestés aux alentours de l'émergence de l'islam.

---

14. É. TROCMÉ, « Jean Baptiste et le Quatrième Évangile », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* 60 (1980), p. 129-151, spécialement p. 129.

15. E. M. YAMAUCHI, *Gnostic Ethics and Mandaean Origins*, Cambridge 1970.

Dans un excursus, on verra dans quel sens il y aurait lieu de focaliser tout spécialement la recherche : peut-être sur les notions plus générales de pureté et d'impureté. La question du baptême est partiellement ou totalement à mettre en relation avec les notions de pureté et d'impureté. En effet, ces notions de pureté et d'impureté demandent une approche qui relève de la phénoménologie religieuse ou si l'on préfère de la philosophie religieuse : ces notions représentent une abstraction, qui se concrétise dans les rites lustraux. De ce point de vue, il convient de relever que l'eau n'est qu'un des moyens envisagés pour passer de l'état d'impureté à l'état de pureté, mais que ce n'est pas le seul.

## II. Le prosélytisme dans le judaïsme et le christianisme de l'Antiquité

Cette recherche sur le prosélytisme n'est pas sans relation avec celle sur la circoncision dont il a été question il y a un certain nombre d'années, et qui a débouché sur la publication d'un livre dont bien des parties seraient à revoir et à compléter<sup>16</sup>.

Le prosélytisme judéen a connu en théorie une longue et parfois brillante histoire. Les chrétiens vont de bien des façons prendre son relais et, ce faisant, en grande partie le neutraliser pour le remplacer progressivement à partir du IV<sup>e</sup> siècle tant en Orient qu'en Occident.

Les rabbins s'en écarteront pour bien des raisons, parmi lesquelles une certaine conception de la pureté et de la *halakhah* fondée sur la notion de l'élection divine.

Les musulmans lui porteront un coup mortel, surtout dans le Proche-Orient, qui a été longtemps sa terre d'élection.

Parmi les succès sporadiques que le prosélytisme judéen a connu cependant encore, il faut mentionner comme très marquante la conversion des Khazars de Crimée au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère par des Judéens venus vraisemblablement de Byzance.

Il est sans doute possible de considérer que le prosélytisme judéen est à l'origine de la conversion massive de certaines populations de l'Europe de l'Est : il s'agit d'une hypothèse qui est controversée, notamment à cause de la carence documentaire et de la diligence idéologique.

La grande action du prosélytisme judéen est liée pour une bonne part au mouvement – particulièrement dynamique et productif dans la Diaspora – d'hellénisation, qui se prolongera jusque dans la période romaine, jusqu'à la mise en place d'une Église chrétienne puissante et impériale.

Les rapports entre le prosélytisme judéen général et la première mission chrétienne sont réels et divers, ils déboucheront sur des controverses qui se poursuivront jusqu'en plein Moyen-Âge.

À partir du IV<sup>e</sup> siècle, l'expansion du christianisme a été cause de bouleversements pour le judaïsme, qui voit une nouvelle mission supplanter la sienne avec un extraordinaire dynamisme accompagné, il est vrai, par la violence et la persécution.

---

16. S. C. MIMOUNI, *La circoncision dans le monde judéen aux époques grecque et romaine. Histoire d'un conflit interne au judaïsme*, Paris-Louvain 2007.

Parler du prosélytisme de manière aussi générale que l'on vient de le faire ne va pas de soi. En effet, si pour certains critiques, le prosélytisme judéen a existé, ce n'est pas le cas pour d'autres critiques. L'ambiguïté vient essentiellement du vocabulaire, selon que l'on adopte le point de vue du christianisme ou le point de vue du judaïsme : dans le premier cas, on parle de « prosélytisme » dans un sens actif du point de vue idéologique ; alors que, dans le second cas, on parle de « conversion » dans un sens passif du point de vue idéologique. Le prosélytisme judéen n'a rien à voir avec la conversion chrétienne : le premier suppose l'adhésion ethnique à un peuple ; le second l'adhérence spirituelle à une croyance.

On ne peut que le constater déjà, la question du prosélytisme est âprement débattue pour des raisons idéologiques évidentes sur lesquelles on reviendra lorsqu'on traitera de l'historiographie.

Pour le moment, citons seulement l'historien américain A. Thomas Kraabel : « Avec une mission juive, il ne serait pas nécessaire de chercher une autre explication pour l'ancienne, l'énergique et la persuasive mission de la nouvelle religion. C'est une des nouveautés [la mission] du christianisme qui dérive du message de Jésus lui-même »<sup>17</sup>. On le constate, vouloir renier toute réalité historique à une activité missionnaire judéenne à époque antique, c'est l'octroyer comme nouveauté au christianisme...

Aborder la question des prosélytes c'est également aborder la question des sympathisants : ces deux questions entretiennent effectivement des rapports assez étroits et doivent être traitées dans le même ensemble.

Pour ce faire, il conviendra de différencier le point de vue des Judéens de la Palestine et celui des Judéens de la Diaspora (en distinguant celle dans l'Empire romain de celle dans l'Empire iranien). Il conviendra aussi de distinguer les Judéens synagogaux des Judéens rabbiniques, sans compter les Judéens chrétiens.

Par la même occasion, il sera utile de reprendre la question de l'appartenance judéenne, qui, de fait, englobe les questions des prosélytes et des sympathisants, en considérant également ces mêmes distinctions.

La question du prosélytisme est délicate, car diversement appréciée par les critiques : on vient d'en dire un mot et il conviendra d'y revenir fréquemment à cause des nombreuses implications idéologiques que cela engendre.

C'est qu'elle se heurte à une définition du judaïsme historique considérant ses descendants contemporains comme constituant un peuple particulier et spécifique, et ne pouvant en aucun cas être comparé aux autres. Une définition qui permet d'inculquer l'image d'un peuple exilé au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère par les Romains : un événement qui n'a pourtant jamais eu lieu. Ce mythe de l'expulsion par les Romains à la suite de la destruction du Second Temple est évidemment relié à celui de la déportation par les Babyloniens après la destruction du Premier temple – on le

---

17. VOIR A. T. KRAABEL, « Immigrants, Exiles, Expatriates, and Missionaries », dans K. DEL TREDICI, A. STANDHARTINGER (éd.), *Religious Propaganda and Mission Competition in the New Testament World. Essays Honoring Dieter Georgi*, Leyde 1994, p. 71-88, spécialement p. 85.

retrouve aussi dans la littérature chrétienne, où il est fondé sur la prophétie punitive attribuée à Jésus (Lc 21, 23-24).

Ainsi, pour établir la diffusion et le maintien de ce mythe historique fondateur, il a fallu développer une argumentation en quatre points principaux :

1. passer sous silence le dynamisme prosélyte des Judéens, du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère au V<sup>e</sup> (pour l'Occident) et au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère (pour l'Orient) ;
2. ignorer la multiplicité des royaumes judaïsés apparus en diverses zones géographiques périphériques ;
3. effacer de la mémoire collective les grandes masses humaines devenues judéennes sous ces royaumes et qui ont constitué le berceau de la plupart des communautés « juives » actuelles dans le monde ;
4. se faire discret sur les déclarations des dirigeants sionistes, à commencer par David Ben Gourion (1886-1973) et Ben-Zion Dinur (1884-1973), bien au courant de l'inanité de la thèse de l'expulsion massive.

Parmi les grands royaumes judaïsés, citons le royaume d'Arbèle en Adiabène (Assyrie) ; le royaume d'Himyar, dans la péninsule arabique (Yémen) ; le royaume de Dahya al-Kahina en Afrique du Nord (Maghreb) ; le royaume de Semien en Afrique de l'Est (Éthiopie) ; le royaume de Kodungallur en Inde du Sud (Kerala) et le royaume des Khazars en Russie du sud (Crimée).

Certains de ces royaumes sont entourés de mythes et de légendes, mais le caractère historique de la plupart d'entre eux ne saurait faire de doute.

Observons, avec Shlomo Sand que l'inexistence de la moindre recherche comparative concernant le phénomène que sont ces royaumes judaïsés, ainsi que les destinées de ses habitants, est curieux et pourrait ne rien devoir au hasard.

L'existence d'un prosélytisme judéen florissant et prospère dans l'Antiquité classique et tardive peut apporter la preuve de l'inexistence d'un peuple juif, d'origine unique, errant, en provenance de la Terre d'Israël. Ce qui serait évidemment gênant d'un point de vue politique, mais nullement d'un point de vue culturel ou spirituel, car c'est le sort de toute religion que d'être composée d'apports diversifiés et multiples.

### *Plan de la recherche*

Après un examen historiographique et terminologique, dans une première grande partie il est question des prosélytes et dans une deuxième grande partie des sympathisants. Une troisième partie est consacrée à la question de la circoncision aux II<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles, non abordée dans notre ouvrage sur le sujet. Dans trois excursus sont abordés des questions qui dépassent notre champ de spécialisation : (1) la judaïsation des Berbères avant l'arrivée des musulmans ; (2) la judaïsation des Arabes avant l'émergence des musulmans ; (3) la conversion des Khazars de Crimée au judaïsme.

La problématique de cette recherche va être envisagée en considérant que le prosélytisme est dirigé vers l'intérieur et non uniquement vers l'extérieur, du moins jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. La notion même de prosélytisme vers l'extérieur n'existe pas dans l'Antiquité, du moins jusqu'à l'émergence du christianisme qui repose sur la

notion de conversion spirituelle – empruntée à la philosophie gréco-romaine qu'il détourne et comprend autrement.

Il faudra donc étudier ces concepts de prosélytisme et de conversion dans la profondeur historique (temps et espace).

De fait, tout cela dépend de la manière dont on comprend les appartenances ethniques (culte, culture et politique) dans l'Antiquité et leurs transformations à partir du IV<sup>e</sup> siècle.

